

ABONNEMENTS
1 An 6 Mois
France & Colonies... 30 fr 15 fr
Etranger... 40 fr 20 fr

N° 1975 — 1^{er} MAI 1921

DIRECTION • RÉDACTION
51, Rue St Georges, Paris
Téléphone Gutenberg 24-79
Gutenberg 65-58

LES ANNALES

POLITIKES • ET • LITTÉRAIRES

Revue universelle, illustrée, hebdomadaire

Directeur, Rédacteur en Chef: ADOLPHE BRISSON

SOMMAIRE

Notes de la Semaine : L'Équipe de Gambetta
La Situation
Les Echos
Bébés d'Aujourd'hui
Caquets de chez Barbin
Lettres de la Cousine : Une Fête en l'Honneur du Génie
La Religion et le Mouvement Social : Le Travail
Les Poèmes : Les Vieux Vaisseaux
Lilas

Le Bonhomme CHRYSALE
ANDRÉ FRIBOURG
SERGINES
COLETTE
HUGUES DELORME
YVONNE SARCEY
Monseigneur HERSCHER
JEAN AICARD
FERNAND GREGH

Les Livres
Le Théâtre
Une Héroïne de l'Air : M^{lle} Adrienne Bolland
La Grève des Mineurs Anglais
Grèves du Temps Passé
Notes de Musique
Propos sur les Sports
Les Maisons Claires
La Femme et le Foyer : Les Garnitures Nouvelles
Revue Financière de la Semaine

HENRY BIDOU
PIERRE BRISSON
LOUISE FAURE-FAVIER
RENÉ PUAUX
JEAN BALDE
ALBERT DAYROLLES
JACQUES MORTANE
Y. S.
SIMONNE B...

Théâtre : *LA PAIX*, pièce en quatre actes de MARIE LENÉRU (3^e acte).

ILLUSTRATIONS : M^{lle} Adrienne Bolland ; L'Avion G-3 ; Vue de Rio Lujan et du Tigre. — La Grève des Mineurs Anglais : Un Meeting en plein air ; Volontaires se rendant au Travail ; La Montée au Jour des Poneys nés dans la Mine ; Propagande... — Grèves du Temps Passé, illustrations d'André Cahard. — Dessins de Bib, Zyg Brunner, Jacques Portail. — Couverture : Le Bouquet de Lilas, par Albert Pinot.

Notes de la Semaine

L'Équipe de Gambetta

LA MORT fauche les derniers amis de Gambetta... De ceux qui furent ses compagnons d'armes, membres de son ministère ou collaborateurs de son journal, il ne subsiste guère, après la disparition de Joseph Reinach, que l'illustre et toujours jeune M. de Freycinet, M. Etienne et M. Delcassé. La maison de Ville-d'Avray ne recevra bientôt, lors du pèlerinage annuel, que des hommes politiques qui honoreront la mémoire du fondateur de la République, mais qui ne l'auront pas personnellement connu.

Nul ne fut plus aimé, nul ne sut s'attacher plus étroitement et définitivement les cœurs. Les discours qui, depuis trente ans, sont prononcés aux Jardies contiennent autre chose que des phrases éloquentes; on y trouve l'effusion d'un impérissable et pieux souvenir. Il y a de la tendresse dans la

façon dont les orateurs parlent de leur maître. Cette autorité qu'exerçait Gambetta ne se peut comparer à celle d'un Napoléon, qui terrorisait, en même temps qu'il fascinait son entourage. Elle était due à sa cordialité, à sa belle humeur, à son charme, autant qu'à son génie propre. Ce chef-camarade possédait une cour, composée des vétérans du parti, des vieux adversaires de l'Empire, mais surtout des étudiants que le jeune avocat du procès Baudin avait, dès le premier jour, associés à ses espoirs et à sa fortune. Ils se nommaient Spuller, Ranc, Adrien Hébrard, Jules Ferry, Alain Targé, Cochery, Waldeck-Rousseau, Antonin Proust, Rouvier, Devès... Et j'en passe...

Ils ne se ressemblaient point; ils formaient une troupe très diverse de tempéraments, de physionomies, de caractères. Parmi ces Méridionaux, l'impassible Waldeck apparaissait comme un iceberg égaré au sein des eaux tièdes du Gulf-Stream. A l'exubérance joviale d'un Rouvier, à l'élégance apprêtée d'un Antonin Proust, à la malice aiguisée et à la fine lucidité d'un Hébrard,

s'opposaient la simplicité un peu fruste, la robuste sagesse, l'équilibre d'un Spuller. Celui-ci s'instituait le régulateur des violences du tribun qui disait de lui : « C'est ma douche ! » et tenait compte de ses avis, dont il avait vérifié maintes fois la justesse et la prudence. Spuller essayait de l'attirer vers les modérations de l'« esprit nouveau », alors que le jacobin Ranc lui conseillait de pratiquer l'intransigeance sectaire. Ces divergences d'opinions s'affirmaient sans aigreurs; les discussions ne dégénéraient point en disputes. Le Patron dénouait d'un sourire les querelles naissantes; par de paternelles sermons il ramenait le calme dans les têtes échauffées.

Lorsqu'il forma le cabinet du 4 novembre 1880, son équipe presque entière le suivit au pouvoir... D'abord, d'anciens présidents du Conseil, Léon Say, Jules Ferry, avaient promis d'apporter à la combinaison la force de leur concours, l'appui de leur influence... Jules Grévy, perfidement, les en détourna. « Ne vous embarquez pas sur cette galère, dit-il; elle ne voguera pas longtemps. » Effectivement, réduit à naviguer seul, Gam-



THÉÂTRE EDOUARD-VII : Le Grand-Duc, de M. Sacha Guitry. — MAISON DE L'ŒUVRE : Le Pêcheur d'Ombres, de M. Jean Sarment.

LA NOUVELLE COMÉDIE de M. Sacha Guitry est charmante... Elle est charmante et, cependant, son succès n'a pas été tout à fait franc. Le public gardait dans son approbation une sorte de retenue. Son attitude marquait une déception, trop légère à vrai dire pour s'exprimer nettement, un malaise trop subtil pour être précisé. D'où provient cette obscure résistance ? L'œuvre est de bonne marque ; le dialogue de même veine que celui de *Nono*, de *La Prise de Berg-op-Zoom*, de *Je t'aime*. Pourtant, le charme magnifique n'a pas opéré aussi sûrement que de coutume. A constater cette gêne imprévue, une inquiétude s'éveille... Sacha Guitry tient, parmi les auteurs contemporains, une place de premier plan. La fécondité de sa production, l'originalité profonde de son talent, la persistance de son succès, font de lui un dramaturge d'influence prépondérante. Il n'est plus de mise de le traiter sur un ton d'indulgence amusée, en grand enfant gâté. Il impose l'admiration. Mais, du même coup, il affronte un péril. A mesure que l'auteur mûrit, on attend de lui davantage. On voudrait que celui qui nous surpasse tant de fois nous étonnât encore. Or, pour cette fois, il n'y a point réussi. La comédie du *Grand-Duc* porte l'empreinte habituelle de sa grâce, de son incomparable séduction. Il y manque ces trouvailles d'esprit, ces brusques poussées d'originalité que le spectateur attend et qui le ravissaient. Elle ne dépasse pas la collection des œuvres de Sacha Guitry, mais ne l'enrichit point. Elle est faite d'éléments connus. Elle laisse apparaître beaucoup d'habileté, de la fantaisie, de la verve et quelque hâte... Ceci dit, l'aventure que nous conte l'auteur est divertissante.

L'on y voit un nouveau riche, Vermillon, allègre, le teint frais et le ventre important ; Marie, sa fille, jeune personne futée, pimpante et vive dont le rire tinte heureux dans les salons dorés ; un grand-duc russe, nouveau pauvre du bolchevisme, qui enseigne à la séduisante héritière les langues étrangères et le code mondain ; M^{lle} Martinet, ex-actrice, présentement professeur de chant, et qui connut autrefois le grand-duc à Saint-Petersbourg ; enfin, Charles-Alexis, fils de cette dernière et du noble russe, poète par vocation et moniteur de gymnastique à l'occasion. Marie tombe amoureuse du séduisant Charles-Alexis, tandis qu'il lui apprend à manier les haltères. Vermillon s'éprend de la capiteuse M^{lle} Martinet, et, après plusieurs plaisantes péripéties que l'autorité du grand-duc noue et dénoue, la comédie s'achève par un double mariage.

La pièce est, avant tout, une pièce d'acteurs. Elle est construite pour les mettre en valeur. Elle vaut par leur jeu. On ne peut imaginer interprétation plus éblouissante. Le grand-duc, c'est Lucien Guitry, et l'illustre acteur, qui s'est

transfiguré de façon prodigieuse, en trace une inoubliable figure. Le front haut, les joues anguleuses, le regard éteint, la tête dodelinante sur des épaules larges et basses, il s'avance, bombant le torse, à pas saccadés et pesants. Quand il parle, il roule et martèle les mots sous l'accent guttural d'une voix slave... Il a des inflexions brusques et des ricanements violents d'une incroyable vérité. L'évocation est saisissante. A côté de lui, il y a Yvonne Printemps (Marie), une des comédiennes les plus fines, les plus exquis qui soient aujourd'hui ; Jeanne Granier (M^{lle} Martinet), que le public applaudit avec émotion ; Polin (Vermillon), d'une rondeur charmante ; enfin, Sacha (Charles-Alexis), pour lequel il n'est pas besoin d'épithète, et qui, modestement et respectueusement, s'est taillé un rôle quelque peu effacé.



La personnalité de M. Jean Sarment se précise. Son premier drame, *La Couronne de Carton*, représenté l'an passé, laissait une impression confuse. Ce jeune homme ironique et lettré était-il vraiment doué d'un talent original ? A travers les brumes qui enveloppaient son œuvre, on se reconnaissait difficilement. Aujourd'hui, l'épreuve est concluante. L'auteur du *Pêcheur d'Ombres* apparaît comme une des figures les plus originales de la génération qui monte. Des traits particuliers marquent sa physionomie intellectuelle. Son esprit s'orne de qualités rares... C'est d'abord un rêveur. Il se plaît aux évocations imprécises, aux contes d'apparence naïve. Son imagination façonne par inclination naturelle ces sortes de héros, cousins d'Hamlet, de Fantasio ou de Cœlio, dont la fantaisie reste triste, dont l'humour est changeante. Mystérieux et inquiets, ils ne se révèlent qu'à demi. On ne pénètre leur âme secrète qu'intuitivement. Leur vie intérieure, riche et tourmentée, éclate par lucurs brèves. Ils n'exhalent point de cris passionnés, mais leur regard aigu s'alourdit de pensée. Ils s'enveloppent de poésie hautaine et leur cœur incertain oscille entre le sarcasme glacé et la tendresse brûlante... Mais M. Jean Sarment est aussi écrivain de mérite. Il a de la pénétration, son intelligence est toute en distinction et en délicatesse. Il excelle à s'exprimer par indications subtiles, à noter les teintes fugitives. Il a un art surprenant des nuances, des fragilités, des dessous. Il possède, en outre, la puissance de suggestion, ce don précieux du dramaturge. Une âme de poète frémit en lui, mais ses vibrations restent sourdes et comme voilées de pudeur. Sa sensibilité élégante et discrète semble affinée par une noblesse intellectuelle de race. Il y a aussi de l'ironie dans ce qu'écrit le jeune auteur, mais cette ironie apparaît comme un aspect artificiel de son caractère. Il faut y voir, semble-t-il, une attitude juvénile plutôt qu'une tournure naturelle de l'esprit.

Toutes ces indications se retrouvent dans *Le Pêcheur d'Ombres*. La pièce a eu un succès vif et mérité. Elle n'est pas sans imperfections. On peut en contester l'intérêt dramatique. Elle vaut par les promesses certaines qu'elle apporte, par sa précieuse qualité littéraire.

La situation est d'exception. Jean, dont le talent de poète donnait de belles espérances, a connu, vers sa vingtième année, une jeune fille, Nelly, dont il s'est follement épris, mais qui l'a repoussé. La douleur a provoqué chez lui une crise mentale dont il est sorti, non pas fou à proprement parler, mais avec une amné-

sie totale : tout souvenir s'est effacé de lui. Il a retrouvé du coup une douce béatitude. Il coule, entre sa mère, tendrement attentive, et son frère aîné René, architecte, qui travaille pour nourrir la famille, une vie innocente et paisible, prenant son plaisir à pêcher des ombres (il s'agit du poisson qui porte ce nom) au ruisseau voisin. Sa mère, anxieuse, le veille et cherche à ranimer son esprit. A bout de remèdes, elle imagine de faire venir chez elle Nelly. Peut-être le choc qu'éprouvera Jean à revoir celle qu'il aime provoquera-t-il la guérison. Nelly, par pitié, et par remords peut-être aussi, accepte. Lorsqu'elle surgit brusquement devant lui, Jean la reconnaît sans hésitation. Mais la mémoire visuelle seule a réagi. Il ne se souvient ni de ses inquiétudes, ni de ses souffrances passées. Il accueille la jeune fille avec un plaisir neuf et comme enfantin. Elle s'installe, devient sa compagne préférée. Et voici qu'une double évolution commence, notée dans des scènes d'une finesse et d'une pénétration exquis. Jean s'éprend à nouveau de Nelly ; mais son amour, maintenant, est exempt de complications. La faiblesse de son esprit donne à son cœur une fraîcheur nouvelle. Sa tendresse, confiante, ingénue, s'exprime en paroles naïves, forge des rêves charmants. Et Nelly, devant ce Jean nouveau qui lui est révélé, s'émeut. L'amour s'éveille chez elle aussi, se fortifie chaque jour davantage et la prend bientôt tout entière. Elle jure d'épouser Jean dès qu'il sera guéri, et, de toute son âme, elle s'emploie à cette guérison. Blottie près du malade, elle s'efforce avec acharnement de réveiller les souvenirs endormis, de ressusciter les ombres, inconsciente qu'elle est de travailler ainsi à sa propre perte, — car elle va réussir. Jean repêche un à un dans le passé les lambeaux de sa vie et peu à peu reconstitue sa mémoire. Mais quand il l'aura recouvrée tout entière, il redeviendra le Jean d'autrefois, incrédule et méfiant, celui que Nelly détestait, et lui-même épris de l'autre Nelly, de celle d'antan. Pourquoi faut-il qu'ici M. Jean Sarment ait fait intervenir une combinaison mélodramatique de mauvais aloi, et qui risque de gâter son œuvre ? Voici ce qu'il imagine pour dénouer le drame : René, le frère aîné, devient amoureux de Nelly. La jalousie le pousse à la pire des lâchetés. Il insinue dans l'esprit de Jean que Nelly, ici présente, n'est pas la vraie Nelly, mais une jeune fille qui lui ressemble et venue pour le guérir. Sous ce choc, le convalescent semble perdre la raison, il repousse sa fiancée, douloureuse, gémissante, et se tue.

L'interprétation de ce drame, déconcertant par ses beautés éclatantes et nouvelles comme par ses faiblesses, est parfaite. M. Sarment, on ne saurait s'en étonner, possède toutes les qualités désirables pour incarner Jean. Il est fin, intelligent et secret. M^{lle} Marguerite Valmond est une Nelly gracieuse, tendre, sensible. M^{lle} Marthe Mellot prête son talent chaleureux, sa voix émouvante et profonde à la mère éplorée. Enfin, M. Lugné-Poë s'est réservé un rôle épisodique, celui d'un prêtre sceptique, qui cherche sa foi. Il en trace une figure admirable.

PIERRE BRISSON

